



HAL
open science

”Un detto, un sol”... en guise d’avant-propos

Camillo Faverezani

► To cite this version:

Camillo Faverezani. ”Un detto, un sol”... en guise d’avant-propos. Camillo Faverezani. ” Je suis l’Écho.. ” L’Écriture et la Voix. Hommage offert à Giuditta Isotti Rosowsky, Université Paris 8, pp.11-16, 2008, Travaux et Documents. hal-00655024

HAL Id: hal-00655024

<https://hal.science/hal-00655024>

Submitted on 5 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *Un detto, un sol* »... en guise d'avant-propos

Camillo Faverzani

*Io sono l'Eco, e dai recessi azzurri
del cielo la tua voce ti rimando.*

Umberto Saba, *Dodicesima fuga*

Ce volume consacré à l'écriture et la voix est avant tout le fruit d'un projet interne à l'Université Paris 8-Vincennes/Saint-Denis. C'est aussi une manière de rendre hommage à notre collègue Giuditta Isotti Rosowsky pour le travail accompli tout au long de sa vie universitaire, entièrement consacrée à notre établissement. Les quelques années qui se sont déjà écoulées entre le départ à la retraite de Giuditta et la parution de ce livre ont été nécessaires non seulement à son mûrissement mais aussi à ce que soient réunies les conditions les plus propices à sa réalisation. Les aléas du calendrier favorisent néanmoins une succession chronologique qui suit de près l'histoire personnelle de Giuditta Isotti Rosowsky. 2008, année de livraison de ce numéro de « Travaux & Documents » – collection universitaire que Giuditta a contribué à créer et a dirigée pendant de nombreuses années avec la passion et la compétence qu'on lui connaît –, marque aussi le 40^e anniversaire de la naissance du Centre Universitaire Expérimental de Vincennes où, sauf erreur, les hasards de l'administration ont voulu que Giuditta soit la première nommée de cette nouvelle institution. L'année suivante, en 1969, naissait l'Université de Vincennes. C'est pourquoi, avec le soutien de la Présidence, nous, ses collègues, avons décidé de lui offrir ce millésime 2008 dans le cadre des manifestations 2009 célébrant le 40^e anniversaire de la fondation de notre Université.

Ces deux moments se sont vite imposés à nous comme une évidence. En effet, il est important de souligner le double engagement de Giuditta Isotti Rosowsky en faveur des études italiennes et de toutes les disciplines enseignées dans l'établissement, à l'image de la collection « Travaux et

Documents », nullement enfermée dans une seule catégorie. Le goût de Giuditta pour la réflexion théorique et critique n'a de cesse de faire rayonner la pensée, et ce en partant du moindre référent culturel et bien au delà de la simple littérature italienne contemporaine. Un recueil d'hommages ne saurait être le lieu d'un portrait hagiographique de la destinataire mais il me semble néanmoins approprié de consacrer quelques lignes à l'évocation d'une formation intellectuelle qui l'ont amenée de ses études à l'Université de Trieste – où elle a soutenu une *tesi di laurea* en lettres sur Anatole France – à l'agrégation et au doctorat d'État français – thèse intitulée *Cesare Pavese, problèmes de narration* – à une époque où, les équivalences européennes étant encore à venir, elle se vit dans l'obligation de refaire tout son cursus depuis l'année de propédeutique. Et s'il faut se souvenir du professeur de lycée, dans le contexte qui est le nôtre c'est surtout sa carrière universitaire qui doit être rappelée ; une carrière pendant laquelle elle n'a jamais quitté Paris 8, depuis cette nomination déjà mentionnée jusqu'à l'ouverture du premier cursus d'italien, tapé « sur une petite Olivetti lettera 22 », comme aime à s'en remémorer Giuditta elle-même, en compagnie de Jacqueline Brunet et de Guy Tosi, puis d'André Bouissy. Dès lors, quelques étapes essentielles : la création de l'EA 1570 avec Jacques Joly ; l'impulsion donnée à l'équipe « L'Italie des XIX^e et XX^e siècles » ; la diffusion de « Travaux & Documents ». Sans oublier les nombreuses tâches administratives et surtout la multitude d'étudiants qu'elle a formés, l'accueil à la fois courtois et exigeant qu'elle a su à chaque fois leur réserver, l'ouverture intellectuelle et humaine qui est à la base de toute relation entre maître et disciples, voire entre collègues, et tout simplement entre êtres humains.

La cohérence de ce parcours intellectuel – très parlante à cet égard est sa bibliographie que nous reproduisons en fin d'ouvrage – nous a justement amenés à écarter l'idée d'un volume de mélanges disparates, même centrés sur le XX^e siècle ou sur des domaines de recherche qui lui sont chers, tels que la théorie littéraire, sa mise en œuvre et sa vérification sur les textes au vu de l'approche historique ou des apports de la psychanalyse, de la linguistique et de la narratologie. L'écriture et la voix nous est donc apparu comme un sujet à la fois cohérent et suffisamment vaste – raisonnablement transversal – pour accueillir des contributions aussi diverses que le sont nos disciplines universitaires. Notre première intention était en effet de voir y figurer non seulement les collègues littéraires – du département d'études italiennes aux autres linguistes de l'UFR 5, des confrères de littérature française aux comparatistes de l'UFR 4 – mais

aussi les musicologues ou les psychologues, ces adeptes des nouveaux codes du langage que sont les informaticiens, ou encore les juristes et les historiens – l'article de Sylviane Lazard nous confirme qu'ils ont bien leur place dans ce recueil – les philosophes ou les anthropologues, les géographes et les économistes, voire les plasticiens. Puisque l'écriture est bien notre outil à tous, soit-elle littéraire, scientifique ou informatique, et que la voix est en quelque sorte l'expression de notre civilisation au sens le plus large, dans toutes ses facettes culturelles, diachroniques ou synchroniques.

Cependant – il faut bien l'admettre – ce choix de transversalité a fonctionné surtout à l'intérieur des lettres et du XX^e siècle, en témoignage sans doute de l'affection que portent à Giuditta les collègues qui l'ont côtoyée de plus près au cours de sa double activité de professeur et de chercheur. Transversalité culturelle, puisque la présence de l'italianisme est confortée par des interventions ayant trait à la littérature française et aux mondes lusophone et hispanique. Transversalité de nos différentes formations d'historiens ou d'anglicistes, de linguistes et de comparatistes. Transversalité de la voix elle-même, de l'oralité au chant.

Transversalité qui nous a également interdit de présenter les travaux suivant le plus simple ordre alphabétique des noms des auteurs ou la chronologie des périodes abordées. Pour une meilleure approche de chaque contribution, nous avons en effet souhaité que ce fil conducteur général que sont l'écriture et la voix s'articule en six sections. « À la recherche d'une voix » ouvre donc le chemin de ce bref voyage intellectuel en accompagnant le lecteur dans les recoins les plus reculés d'une langue romane en devenir, celle qu'étudie Sylviane Lazard à Ravenne et en Campanie entre le VI^e et le X^e siècles, en se penchant sur les écarts écrit/parler tels qu'ils apparaissent dans les documents non littéraires. Quête qui ne concerne pas seulement l'oralité mais aussi l'identité, comme nous le montre Francesco Furlan dans son exploration de la diversité, notamment au vu du dialogue humaniste (XIV^e–XVI^e siècles) et du genre épistolaire. Ou Gilberto Lonardi qui reconnaît dans l'écho/Écho la seule voix que s'accorde la poétesse du XVI^e siècle Isabella di Morra afin de quitter son corps et de s'évader de l'enfermement auquel la condamnent ses frères dans un château de la Basilicate. C'est la section la plus chronologique du livre, tous les autres articles étant consacrés au XX^e siècle.

« La voix d'autrui » regroupe deux études qui se rejoignent dans la façon dont Marina Fratnik et Catherine Gottesmann soulignent la

présence des langues étrangères respectivement dans *Il Gattopardo* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa et dans *Emily L.* de Marguerite Duras, non sans relever de frappantes analogies entre les choix d'écriture du premier auteur et ceux de Carlo Emilio Gadda – choix de fond plus que de forme – ; des considérations sur la traduction en italien du roman français et sur son adaptation pour le théâtre en Italie venant conclure le second essai.

Multitude de voix, par le jeu des interférences linguistiques, qui se reflètent quelque peu dans les voix plurielles qu'entend Maria Helena Araújo Carreira dans *Lusitânia* d'Almeida Faria, en ouverture du chapitre « Des voix intérieures », ou encore dans les innombrables voix qu'enregistre Catarina Vaz Warrot dans *Não entres tão depressa nessa noite escura* d'António Lobo Antunes, lorsqu'elle lit le récit de pensée des personnages ; l'analyse du discours et des échanges épistolaires du premier roman débouche sur la constatation – comme déjà pour Isabella di Morra – de la libération de l'individu par la voix, en même temps que se déroulent à Lisbonne les événements de la Révolution des Œillets, alors que la lecture de l'architecture linguistique du second nous fait revivre le huis clos vécu par son héroïne. C'est la partie la plus lusitanienne de ce recueil dans laquelle ne pouvaient donc manquer l'intervention d'Anna Dolfi sur la *voce fioca* dans l'œuvre d'Antonio Tabucchi, cette voix faible mais aussi pâle, voire rauque, si apte à exprimer la *saudade* ; quelques notes non négligeables sur Vélasquez, Monet et Magritte nous permettent de faire le lien avec l'un des autres intérêts majeurs de l'EA 1570, à savoir la relation de l'écriture à l'image, ce qui a donné lieu au colloque *Écriture et Image dans la littérature italienne des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles* en 2007.

Par « La voix et son double » nous entendons la transmission de la voix par les moyens techniques qui ont permis de la reproduire au cours du siècle dernier, ce qui nous achemine vers d'autres formes d'art, telles que le cinéma. Pierre Sorlin nous révèle alors l'attention réservée par Luigi Pirandello au cinéma parlé, mais aussi à la radio, et au retraitement de la voix que ceci implique. Pirandello et le cinéma sur lesquels revient à sont tour Alessandro Iovinelli, après un nouveau départ tabucchien, afin de proposer sa lecture du rapport entre la voix et l'écriture dans la dimension du rire. Tandis que, dans son approche de la pièce radiophonique *In un luogo imprecisato*, Joseph Denize renoue avec la recherche de l'identité, par le truchement de l'indétermination des personnages,

du temps et de l'espace, et de la communication avec les morts, un des thèmes récurrents chez Giorgio Manganelli, autre auteur cher à Giuditta Isotti Rosowsky.

Le volet « Sans voix » implique exactement son contraire, à savoir le besoin de crier son indignation lorsqu'une force quelconque impose à la voix de se taire. C'est le cas de la dictature franquiste qui exerce un double interdit sur le théâtre catalan de par son contenu et sa forme, la langue catalane, comme nous le rappelle Montserrat Prudon-Moral dans un essai non dépourvu d'implications poétiques et à nouveau plastiques : du théâtre du silence nous assistons à la naissance d'une forme de représentation accordant à la voix sa place de protagoniste à part entière. Voix qui s'oppose autant au silence de la mort ; concert de voix qui s'élèvent du poème *Hibakusha* de José Ángel Valente sur les victimes d'Hiroshima – mais aussi sur celles d'Auschwitz – analysé par Gilles Lastra de Matías : face au génocide et aux horreurs de la guerre, c'est dans l'être linguistique que réside le salut. Quoique sur des notes moins graves, Adriana Coelho Florent aborde la question du chant pour l'oubli dans le Brésil d'après 1964, forme de résistance organisée grâce à la chanson par le mouvement de la Musique Populaire Brésilienne.

Ce sont déjà trois moyens donnés à la voix afin de se libérer politiquement. Dans « La voix libérée », il s'agit en revanche d'une manière indirecte et sous-jacente de recouvrer sa voix. Dans le cas d'Eugenio Montale, au delà des raisons contingentes, le poète devient chroniqueur musical afin de retrouver sa voix naturelle – sa voix psychologique – de basse, comme essaie modestement de le démontrer votre serviteur. Alors que la voix du serviteur se conjugue à celle de son maître, Leporello et Don Giovanni, afin de faire s'épanouir les voix du baron et de son secrétaire dans le roman d'Alberto Savinio *Angelica o la notte di maggio* dont Claudia Zudini nous révèle justement la clé de lecture opératique. Et si pour Elsa Morante le Grand-Opéra est une métaphore sonore de la bombe atomique, Nadia Setti ne manque pas de souligner que c'est bien par la chanson (chansons de variétés, chants d'église, berceuses, comptines, etc.) que prend conscience la voix de nombre de personnages des romans de cet écrivain.

Pour ce qui est des intervenants dans cet ouvrage collectif, vous ne trouverez pas de renvoi aux institutions en dessous de chaque nom ni de bio-bibliographie des auteurs en fin de volume. Et ce à la demande de l'un des participants. La première omission s'explique par le fait que, s'agis-

sant d'un hommage interne à l'établissement, nous avons tous un lien avec Paris 8. La seconde relève, pour ma part, d'un choix scientifique : j'ai préféré renoncer aux notices personnelles plutôt qu'à l'un des essais. Si les avis peuvent être partagés sur la question de connaître le parcours de chacun et ses jalons, il me semble aussi important de souligner que nous nous retrouvons aujourd'hui essentiellement pour apporter notre contribution à la question de l'écriture et de la voix et pour confirmer à Giuditta l'estime que lui réserve notre établissement. Par ailleurs, pour la plupart nous nous connaissons et il nous sera plutôt aisé de retrouver, derrière tel ou tel nom, l'un ou l'autre des collègues toujours en poste – un peu moins d'un tiers des signatures –, un professeur émérite – il sont trois –, l'ex-collègue, maintenant attaché culturel à l'étranger, un ancien professeur invité – au nombre de deux – et dans le tiers restant ces jeunes docteurs et doctorants qui préparent une prometteuse relève pour demain. Pour ceux qui, en revanche, n'ont pas encore eu l'occasion de se rencontrer, voilà le meilleur moyen de commencer à faire connaissance : par le biais de nos écrits. Et j'espère qu'il y aura bientôt des prolongements à cette première expérience nous permettant de nourrir ce nouveau dialogue. À ce sujet, un petit regret néanmoins : que la moitié des participants italianistes ne soit que très faiblement représentée par les collègues titulaires, puisque ce sont eux qui ont davantage partagé leur temps professionnel avec celui de Giuditta. Ainsi va le monde... et la terre continue de tourner.

Pour conclure, un mot sur le titre de ce volume : c'est plutôt un exergue, voire une dédicace, en tout cas un clin d'œil aux ascendants mitteleuropéens de Giuditta (j'évite exprès 'origines', terme désormais si galvaudé). Quant à l'intitulé de cet avant-propos, les amateurs d'opéra y verront sûrement l'allusion à l'une de ces expressions de la voix qui me tiennent le plus à cœur. C'est aussi une manière de nous projeter d'ores et déjà vers le mois de mai 2009 et le colloque *L'Écriture et la Musique* où nous aurons sans doute l'occasion de nous retrouver.